

La grange – ou plutôt les granges -

Toute personne ayant touché de près ou de loin à l'agriculture, ne saurait qu'aimer les granges. C'est un endroit un peu hors du monde, calme, tranquille, où l'on peut philosopher tout à sa guise. On parle ici des anciennes granges plus que des nouvelles. Avec la poutraisons, les grandes colonnes qui supportent des ponts, et même la charpente, tout en haut, couverte de toiles d'araignées. Personnellement l'on s'est toujours plu dans les granges. On est en dehors de la folle civilisation actuelle. On est hors du temps, en fait, ou dans un temps de longue durée. Ainsi en fut-il pendant des siècles. Là on entreposait le fourrage, là il déterminait par sa qualité la quantité de lait que vous auriez pendant l'hiver et d'où découlait votre revenu.

La grange était sur l'écurie. On passait le foin de la grange à la fourragère. A la grange, on savait que le bétail était au-dessous, qu'il était bien lui aussi, tranquille, à manger, à boire, à ruminer. A bouser aussi. On sentait le foin ici, mais on pouvait deviner qu'en bas, on sentait la bouse. C'était un monde chaud. Réconfortant. On pouvait vivre ici mille ans, une éternité.

On n'était jamais malheureux à la grange. On montait aux différents niveaux par des échelles. Les ponts, le pont roulant, le monte-charge, toutes ces toiles d'araignées. Le regain dans un coin, le foin constituant la tâche principale. Les odeurs, qui s'atténuaient avec le temps. Forte l'été, quand l'on rentre le fourrage, un peu moins l'hiver, alors que tout s'est tassé et que tout ce qui est volatile s'est envolé.

On ne pouvait pas ne pas être heureux dans la grange. On savait les hommes à l'extérieur, les hommes qui peuvent être bons, mais aussi à vous faire des misères, sait-on jamais. Mais plutôt bons, dans le fond. Mais voilà, l'autre, c'est quand même l'étranger. Tandis qu'ici, tout ce qu'il y a, ce fourrage, un chat qui passe, les poutres, et même le monte-charge, un traîneau dans un coin, couvert de poussière, un vieux van à proximité, la porte de bois lourde et qui conduit au galetas séparé d'ici par un mur mitoyen, tout cela est ami. Tout cela vous fait chaud au cœur.

La grange, s'il y a un endroit de l'univers où l'on devrait être enfermé à perpétuité, ce serait bien en elle que l'on choisirait !



Mais voilà, une grange vide, et cela depuis des décennies, ce n'est plus tout à fait ces impressions que l'on essaie de décrire. Les espaces en grange sont énormes. D'aucune ne pensent pas à les garder tels qu'ils sont, mais à les transformer en appartements. Ainsi en fut-il de la nôtre. Que regretter. La grange, tout simplement ! Ici grange et fourragère ne font qu'un, tandis qu'ailleurs, où vous avez le pont de grange à l'allemande, vous avez au rez la fourragère, en face l'écurie, et à l'étage supérieur, la grange soit le solin.



Ferme Meylan de Derrière-la-Côte. La vieille cheminée passe par la grange.



Deuxième front, sans doute avec les portes de la grange alors que le néveau était ouvert.



La preuve !



Au premier front, les poutres de soutènement en oblique sont décorées, belle preuve de tout l'attachement que l'on portait à sa maison, et en particulier à sa grange. On aimait aussi sa terre comme c'est pas permis, source de nourriture, et par conséquent source de vie.



L'un des néveux du Grand Toit au Pont.

La grange I

Il pensait à la grange, Auguste, à la grange qu'il avait connue peut-être depuis qu'il avait deux ou trois ans. Il en avait fait son monde secret. Il s'y était fait une cache dans un amas de planche que l'on entreposait sur un soleret, et c'est de là, sans qu'on le voie, dans la pénombre, qu'il observait les adultes. Qu'ils soient là mais qu'ils l'ignorent, lui donnait une jouissance particulière. Il apprenait aussi à aimer ces coins secrets qu'il y a toujours dans une maison. Le sentiment de sécurité presque absolu, il l'avait connu là, à cette époque. Il ne l'avait plus perdu depuis. La grange était un refuge, un vrai, d'où le monde n'était que l'extérieur de la coquille, et lui, ici, il en était à l'intérieur. Et le monde, on pourrait l'affronter avec plus de courage parce qu'on aurait fait ici réserve de volonté.

Il s'y était lancé dans le foin depuis les hauts. Il cherchait les chattes qui mettent bas, non pas pour les effrayer, mais pour les caresser, les aimer, si attendrissantes à lécher leur progéniture toute gluante encore. De beaux moments. Des moments forts. Et qui en même temps avivaient sa sensibilité. Ainsi il n'était pas devenu un sauvage, espèce que l'on ne rencontre que trop dans les campagnes, un être insensible à la peine d'autrui et plus encore à celle des bêtes. Il gardait cette sensibilité à fleur de peau. Et c'est peut-être à cause d'elle qu'il n'avait pas pu

traverser le monde avec des ambitions démesurées qu'aucun sentiment ne saurait retenir. Il était modeste dans ses ambitions.

La grange, il l'aimait, il l'aimait avec sa poussière de paille ou de foin, avec ses poutres. Odeur de bois, odeur de foin et de paille, de regain, odeur d'écurie sous-jacente. Magnifiques odeurs. Odeur de sciure prise dans le casier, de charbon là où il en y en avait, dans un coin, entassé entre des planches. Odeur de chat aussi parfois, et quand il pilait dans leur crotte, il charognait et se promettait leur ficher un bois dessus, pour leur apprendre, à ces saligauds ! On les aimait, et puis on les haïssait, surtout quand ils étaient en surnombre.

Et la grange, il la connaissait tant, qu'il aurait pu s'y retrouver en pleine nuit, traverser le pont, emprunter les échelles, aller là où se trouve le monte-charge ou la porte qui communique avec le galetas. C'étaient des gens soigneux, les outils à leur place, en bas, pas de risque de s'enfourcher sur les piquants d'une fourche ou de se couper avec le tranchant d'une hache. Rien qui ne traîne. La place nette, balayée, propre en ordre.

Il se serait mis sur un banc contre la porte de grange. Au cœur de la journée, au meilleur endroit de la maison, en plein soleil levant et il s'y serait assis. Qu'importe qu'il soit seul. Il sait se parler à lui-même, se raconter des histoires. Il aimait aussi à voir le parcours des hirondelles. C'était curieux, elles semblaient jouer entre les deux maisons. Elles tournaient toujours dans le même sens, celui des aiguilles de la montre, et adoraient, sicler quand elles étaient entre les deux bâtisses et que ça résonnait mieux. Elles recommençaient sans cesse. Elles étaient attachantes, et c'était avec elle vraiment la vie dès le printemps et en été, au cœur de son monde. Et quand il pleuvait, il se mettait de même sur le banc pour regarder tomber la pluie et emporter sur la route un peu du mince de foin qui y reste.

Et il les regarderait encore de là à l'automne, les hirondelles, quand il faudrait partir et qu'elles se mettraient par centaines sur les fils du téléphone, tentant avec peine de rétablir un équilibre que le vent rompait sans cesse quand c'est le mauvais temps. Et alors il en voyait de grelottantes, misérables. Il les comprenait mieux que les autres oiseaux. Il aurait même voulu parfois être à leur place pour aller là-haut en dessus du village, en faire le tour et l'admirer, puis de si haut, plonger sur les toits, mais toujours en évitant les obstacles qui se présentent par un battement d'aile et par une virtuosité extraordinaire. Elles allaient au-dessus du lac et des champs. Elles étaient véritablement les habitantes de la région, et autant que les autres et lui-mêmes, les humains, pouvaient l'être.

- Autant que moi, oui, se disait-il, admiratif.

Ce n'était pas comme les poules. Celles-là étaient à deux pas, en contre-bas, dans le poulailler dont il faudrait refaire la barrière bientôt. Les anciennes poutres avaient fait leur temps et même qu'elles avaient été en chêne. Il faudrait les remplacer par des tubes métalliques et du treillis. Il avait essayé de convaincre ceux de la maison que ce serait plus beau en bois, mais en vain. Il fallait désormais du solide et qui tienne. Et qui tienne encore pour ces générations qui peut-être

pourtant ne voudraient plus de bêtes. Ils n'auront plus rien de notre simplicité, qu'on entendait dire, ils ne pourront plus non plus se contenter de la vie qu'on a.

Il voyait dans un coin, sur le pont de grange qui était encore de terre, un chat roulé en boule dans la poussière chaude du matin. Il aimait cet univers en apparence restreint, en réalité très riche de gestes et d'odeur. Il y était toujours serein, apaisé, il se remettait là de tout ce qu'il avait pu lui advenir ailleurs. Il s'y recréait.

La grange II

La grande, lieu central de la maison à l'heure des foins. Mais parlons déjà de l'écurie, mise en parallèle, placée toute contre le mur mitoyen qui sépare cette maison de sa voisine à bise à laquelle elle est adossée. On n'y va guère en temps ordinaire, à cause de l'odeur qui imprégnera nos habits toute la journée. Juste alors passe-t-on dans le couloir du début pour voir le cheval dans sa stalle, la Brunette, le seul que nous connûmes en toute notre enfance, œuvrant en parallèle avec la Land-Rover, puis carrément remplacé par celle-ci. La machine jugée supérieure au cheval, surtout dotée de cet avantage inouï, vous tournez la clé de contact, elle s'arrête et ne repartira que quand vous l'aurez jugé bon. Tandis que le cheval, une fois la journée terminée, il faudra encore s'occuper de lui, c'est-à-dire lui donner à manger, foin et avoine, l'étriller la moindre et ensuite aller l'abreuver une dernière fois à la fontaine de vers chez Will. Pas une tâche au-dessus des forces d'un homme certes, mais obligations extrêmement répétitive, et à mener semaines et dimanches, y compris les jours de fête !

La Brunette, pas vraiment un mauvais cheval, ni méchant, mais gaffe tout de même quand tu approches ta main de son museau qu'il ne te la happe pas. Resté toujours un peu inquiétant pour nous à cause de sa dentition jaunasse et de ses grandes lèvres molles et hérissées de poils. Et puis ne pourrait-il pas te faire du mal même sans s'en rendre compte ? Il a ainsi disparu un jour sans qu'on ait cherché à le remplacer. C'était tout simplement la fin d'une époque, et même si sur l'heure on ne le savait pas.

La grange est plus propice à de grandes découvertes. Elle sent d'ailleurs si bon le foin, quand c'en est l'heure et que la porte demeure grande ouverte toute la journée, si ce n'est pas encore la nuit afin de permettre une aération suffisante du fourrage qui, quand le beau perdure, s'entasse presque trop vite. Ça sent si bon le foin quand même. Une odeur moite parfois, quand le fourrage n'est pas sec autant qu'on le voudrait, car rentré juste avant l'orage. Le foin que l'on entassera jusqu'au niveau des deux demi oeils de bœuf qui sont au ras du toit, dans la façade, plus haut même que ceux-ci qui finiront murés par le fourrage que l'on verra du dehors collé à ces deux vitres. Et puis si la récolte est abondante, il ira jusqu'aux poutres mêmes du toit, celles-ci chargées de toiles d'araignées et de poussières multiples accumulées là-haut depuis des décennies et sans qu'on ne cherche nullement à les en déloger. Et les hommes sont là qui déchargent. Le char

a été monté avec le monte-charge. On a entendu le bruit que ça fait où que l'on soit dans la maison. C'est une immense vibration, une pure musique de l'été. Et celle-ci pour un char dure tant que celui-ci n'est pas arrivé au niveau du wagonnet que l'on tire ensuite sous lui pour laisser bientôt redescendre la masse du foin qui s'affaisse sur ce pont mobile, un peu comme une énorme femme s'arrièrait sur un banc et dont la chaire molle s'étalerait de part et d'autres d'une robe large et distendue. En fait le mouvement du chariot s'accomplit grâce à un treuil modeste dont la manivelle s'actionne à la grange, engin fixé contre le mur. Attention à ne pas te coincer les doigts quelque part dans tout ce système. Et le bruit du cliquetis, ce n'est que le bruit de la sécurité, un cliquet qui empêcherait que le char ne redescende. Il y a des poids gros comme des citrouilles qui sont descendus tantôt du plus haut du solin pour venir se glisser contre les deux côtés de la masse de foin que l'on venait d'engranger. Tu reçois un poids pareils sur la tronche, pauvr'ami, t'es plus là pour raconter ton enfance et tu danses plutôt avec les anges au-dessus du village ! Et bientôt celui qui était resté en bas avait attaché les chaînes du char à celles que l'on trouve directement sous les grosses pives, avec des clapets de sécurité. Et le moteur s'est mis en marche. Et la masse du foin à commencé à monter lentement dans la grange, se hissant verticalement sous la grosse poulie fixée à la poutre faîtière du toit. Quand on parle ici du char, il s'agit naturellement du contenu de celui-ci, le véhicule qui l'a transporté restant immobile au niveau inférieur de la grange, sur les planches de celles-ci que le pas des chevaux a marquées en profondeur et sur lesquelles il a aussi levé de grandes esquilles.

Bruit du wagonnet que l'on actionne. Bruit des chaînes que l'on décroche après que l'on ait redescendu la masse du foin. Bruit du moteur quand remontent les grosses pives au niveau du toit. Un des hommes monte alors sur le char et à l'aide d'une grosse fourche commence à lancer le foin sur la tête où deux ou trois de ses compères rangent tant bien que mal le fourrage qu'ils ne sont pas loin de recevoir sur la tête. Et hop, une fourchée contre le mur, et hop une autre du côté de la grange où l'on tresse une muraille qui fait bientôt que l'on n'aperçoit plus aucun jour venant d'en bas. Et les hommes marchent dans le foin qui présente des trous, des pics et des bosses, où tout déplacement, à cause de la mollesse actuelle du fourrage, est comme une escalade, avec la même fatigue. Et les hommes transpirent à grosses gouttes et pourtant n'enlèvent pas la chemise, à cause des poussières qui, se collant sur leur peau, les obligeraient à se gratter jusqu'au sang. Il fait plus que chaud. Ça fermente. Et l'autre, là, sur son char, qui n'arrête pas ! Et voilà, quand même, à force de trivougner, autant d'un côté que de l'autre, l'un à fini de décharger, les autres ont réussi à égaliser la tête. C'est éreintant, et pourtant il restera encore trois chars de ce genre avant la nuit. N'allez donc pas les envier qui transpirent en fin de compte, nos faucheurs, pour juste gagner leur vie. On leur donne 20.- par jour. On trouve bien évidemment en tant que patron que c'est exorbitant et que ces hommes-là, faucheurs venus d'en bas ou italiens pour un temps sans travail, iront jusqu'à vous ruiner l'entreprise !

Et les hommes alors, parce que l'on ne passe plus par la grange, montent sur un ponton, gravissent un escalier de bois de trois marches, ouvrent la porte métallique qui vibre sur ses gonds et pénètrent dans première des deux chambres des domestiques où ça sent autant le foin que sur la têche. De là une porte vous conduit dans un grand corridor haut perché au bout duquel commence la descente des escaliers qui vous ramèneront au niveau du corridor du rez-de-chaussée où vous irez boire un verre de cidre à la cuisine. Ainsi est la maison. Tandis qu'on se retrouve bientôt après sur le perron, qu'on jette un coup d'œil sur le village, et que l'on repart tout aussitôt pour les champs sur le char vide que l'on a sorti à reculons de la grange pour l'atteler à la Land-rover. Alors on a mis les fourches nues sur le ponton, fourchons retournés contre le bois. Mais dès qu'il y a une première secousse, les roues ayant sombré dans un nid de poules profond, les fourchons se retournent pour se retrouver du mauvais côté !

Une grange aimée, où l'on voit les crèches par où l'on affourage le bétail en fin de journée quand c'est la saison. Pour l'heure les bêtes sont toutes à la montagne et l'écurie reste vide. Une grange, avec sa grosse porte peinte en rouge brique dans laquelle s'ouvre une porte plus petite, reste au cœur de l'animation, où parfois le soir, gamin, on vient chercher dans de grands sacs mis contre le mur et qui ne gênent pas la rentrée des chars, des grains d'avoine que l'on trie pour aller les déguster assis sur le perron tout en regardant le village. Tandis que par la porte métallique donnant directement sur le corridor, passent les hommes en fin d'ouvrage qui sont appelés pour le souper. On les retrouvera alors là-bas, dans la grande cuisine, où tout ce qui se mange fait envie. Il y a ainsi du gruyère de la laiterie, des tommes à Jean des Vyneuves de Vaulion qui les fait excellentes, du pain blanc de la boulangerie, et du café au lait fumant dans de gros bols rouge ou bleus avec de grands pois blancs. Et que dire des pommes de terre en robe des champs ou encore du séré que l'on mange avec de la moutarde prise dans un pot ou tirée d'un tube Thomy's que l'on presse ? Dans tout ça, c'est un plaisir sans commune mesure que d'y planter le couteau et que de commencer à se restaurer alors que la faim vous tirait l'estomac et que la soif vous démangeait tant que vous rêviez qu'en rentrant vous auriez été directement tremper votre tête dans le bassin de la fontaine et que vous y auriez bu goulûment jusqu'à n'en plus pouvoir.

Et voici que sur le devant de la maison, qui participent à leur manière à nos vacances et à la saison des foins, il y a les hirondelles qui vont siclant sur les toits, reviennent aux nids collés sous les chevrons du toit, recrépissent la façade pour laisser bientôt sur le sol de terre battue, une fiente que l'on tolère. Car ce ne sont pas des oiseaux ordinaires qui logent ainsi sous cet avant-toit. Ce sont nos amies les hirondelles, indispensables au bonheur de l'été et que l'on bénit. Attendues au printemps, regrettées à la fin de l'été ou au tout début de l'automne après qu'elles aient magnifié le village en général, le quartier en particulier.

